Vie et aventures de Pavlitchenko Rodionytch

Compatriotes, camarades, frères très chers ! Écoutez donc au nom de l'humanité le récit authentique de la vie du général rouge Matveï Pavlitchenko ! Il était berger, ce général, berger au domaine de Lidino, chez le seigneur Nikitinsky, et il gardait les cochons du seigneur, jusqu'à ce que la vie lui envoya comme qui dirait des galons brodés aux épaules, et qu'après, avec ses galons dont je vous parle, il eut à s'occuper des bêtes à cornes. Et qui peut savoir, s'il était seulement né en Australie, notre Matveï, lumière de Rodion son père, s'il n'aurait pas pris du galon jusqu'aux éléphants ; il aurait alors gardé les éléphants, notre cher Matveï, sauf que je ne vois pas bien, à mon grand regret, où il aurait pu trouver des éléphants dans notre bonne vieille province de Stavropol. Plus gros que le buffle, je vous le dirai franchement, on ne trouve pas ça chez nous, dans nos vastes contrées. Et pour ce qui est du buffle, un pauvre paysan n'en tire pas de grande satisfaction, lassé qu'il est de devoir tout le temps l'aiguillonner. Ce qu'il nous faut, à nous autres orphelins, c'est un cheval, un bon cheval de trait qu'on nous donne en partage jusqu'au jugement dernier, jusqu'à ce que l'âme lui sorte par les flancs, au bout du champ…

Et voilà que je fais paître comme ça mon troupeau à cornes, je suis entouré de vaches de tous côtés, je suis plein à en vomir de l'odeur du lait, je pue, pour dire vrai, comme un pis tranché ; les jeunes taureaux, autour de moi, vont et viennent, des taureaux musclés il faut voir comment, et de robe grise. Tout autour de moi, couché dans les champs, un immense espace de liberté ; l'herbe grésille dans le monde entier, et les cieux au-dessus de moi se déplient comme un accordéon, et il faut vous dire, les gars, que dans notre province de Stavropol, les cieux sont souvent tout ce qu'il y a de bleu. Et je garde mes bêtes de cette manière, et, n'ayant rien d'autre à faire, je cause et joue de mon pipeau avec les vents, jusqu'à ce qu'un vieux sage vienne me dire :

— Matveï, va-t’en voir, qu’il dit, va-t’en voir Nastia...

— Pourquoi ? que je dis, ou bien est-ce que vous, vieil homme, vous seriez en train de vous moquer de moi ?...

— Vas-y, qu’il dit, elle le désire.

Alors, j’y vais.

— Nastia, que je dis, et mon sang noircit, Nastia, que je dis, est-ce que vous vous moquez de moi ?...

Mais elle ne m’entend pas, elle part en courant comme une folle, et nous courons ensemble jusqu’au pâturage, éreintés tous les deux, rouges et le souffle coupé.

— Matveï, me dit Nastia, il y a de cela trois dimanches, quand c’était la remonte du printemps et que les poissons viennent frayer, tous les pêcheurs vont sur les rives, et je vous ai vu, vous marchiez avec eux, tête baissée. Pourquoi c’est-y que vous baissiez la tête, Matveï, quelque chose vous pesait donc sur le cœur ? Répondez-moi ?...

Et je lui répondis :

— Nastia, je n’ai rien à vous répondre, ma tête n’est pas un fusil, elle n’a point de cran de mire ni de guidon de visée, et pour mon cœur, Nastia, vous le savez bien, il est vide de tout, sauf peut-être du lait qui suinte par toutes mes pores, car c’est effrayant comme je pue le lait !

Là, je le vois, mes paroles commencent à faire de l’effet.

— Je peux le jurer sur la croix, qu’elle dit en riant à gorge déployée, comme un tambour qui résonne dans la steppe, je peux le jurer sur la croix que vous faites de l’œil aux demoiselles !

On s’est dit comme ça des bêtises pendant un temps, pas longtemps, puis on s’est mariés. Et on s’est mis à vivre, Nastia et moi, comme on savait le faire, et pour sûr, on savait. On avait chaud toutes les nuits, on avait chaud en hiver ; toutes les nuits, tout nus, on se frottait et on se griffait même. On vivait comme des diables, et ça jusqu’au moment où le vieux sage est revenu.

— Matveï, qu'il dit, le seigneur, y a pas longtemps, il a touché ta femme à tous les endroits, et il va l'avoir...

Mais moi, je réplique :

— Non ! non ! et excusez-moi, tout sage que vous êtes, mais je sens que je vais vous coudre la bouche...

Et le vieux, sans demander son reste, est parti à grandes enjambées, et moi, ce jour-là, j'ai parcouru à pieds vingt verstes de terre, de la terre que je mesurai à chaque enjambée, et le soir, je me suis présenté au domaine de Lidino, chez mon seigneur, Nikitinsky, un joyeux drille. Il était assis dans une chambre, le vieux bonhomme, occupé à briquer des selles ; il y en avait trois, une anglaise, une de dragon et une de cosaque ; et moi, je restais planté devant sa porte comme un pied de bardane, pendant plus d'une heure et il ne se passait rien.

Après quoi, il jeta les yeux sur moi.

— Qu'est-ce que tu veux ? qu'il dit.

— Je veux mon compte.

— Tu as quelque chose contre moi ?

— Je n'ai rien contre vous, mais je veux mon compte.

Alors il a détourné le regard, et prit un chemin de traverse en étalant sur le plancher des chabraques de couleur pourpre, encore plus pourpres que les drapeaux du tsar ; et il est monté sur ses grands chevaux, le vieux :

— Libre à toi, qu'il me dit, faisant le coq, vos petites mamans, mes bons chrétiens, je les ai toujours lutinées. Ton compte, tu peux le recevoir, mais dis-moi, l'ami Matioucha, ne me devrais-tu pas toi aussi un petit quelque chose ?

— Hi ! hi ! que je réponds, vous êtes un sacré farceur, que Dieu me foudroie à l'instant si vous n'êtes pas un sacré farceur ! Vous me devez mes gages…

— Tes gages !... qu'il crie le maître, et il me fait tomber à genoux, tape du pied et m'enfonce dans les oreilles le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Tes gages ! qu'il crie, et le joug, tu l'as oublié ? le joug à bœufs que tu m'as cassé l'an dernier ! Où qu'il est mon joug ?

— Ton joug, que je réponds à mon seigneur et maître, je te le rendrai, et je lève vers lui mes yeux simples ; et je suis devant lui sur mes genoux plus bas que terre, je te rendrai le joug, mais toi, ne me presse pas avec mes dettes, vieil homme, sois un peu patient avec moi...

Eh bien, pour tout vous dire, gars de Stavropol, compatriotes, camarades, bien chers frères, savez-vous que mon seigneur a fait courir mes dettes sur cinq ans, cinq années perdues à la peine, jusqu'au jour où touchant le fond, la belle année dix-huit m'est apparue ! Elle vint, la belle, sur ses grands chevaux, ses robustes étalons kabardins ! Et elle tirait derrière elle tout un train et quantité de chansons ! Comme tu étais avenante pour moi année dix-huit ! Ferons-nous encore une fois la fête ma jolie petite année dix-huit, ma jolie petite goutte de sang ? On a chanté tes chansons à s'en époumonner, on a bu tout ton vin, on a instauré ta vérité, mais il ne reste plus maintenant que des gratte-papier ! Ah ma mignonne ! Ce n'étaient pas les scribouillards qui, en ces jours-là, parcouraient tout le Kouban et sortaient l'âme du corps à tous ces généraux ! Matveï Rodionytch faisait alors campagne dans la région de Prikoumskoïé, laissant derrière lui des sillons abreuvés de sang ; et il ne lui restait plus qu'une dernière étape de cinq verstes pour atteindre le domaine de Lidino. Et j'y allai à cheval, tout seul, à Lidino, sans aucune escorte, et je gagnai la pièce du haut et entrai doucement. Tous ceux qui possédaient la terre étaient là, assis, et Nikitinsky leur servait le thé avec des amabilités. Mais, dès qu'il m'aperçut, son visage changea du tout au tout. J'ôtai mon bonnet.

— Bonjour, lançai-je à la cantonade, bien le bonjour s'il vous plaît. Alors, seigneur, on reçoit son hôte, ou comment c'est-y que ça va se passer ?

— Le plus calmement du monde, comme entre gens civilisés, me répondit un type que je devinais être, à sa façon de parler, un

fonctionnaire du cadastre. Mais toi, camarade Pavlitchenko, à ce qu'on voit, tu arrives de loin, tu as galopé dans la boue et ton visage en est plein. Ton visage fait peur, pourquoi es-tu ainsi ?

— Parce que, répondis-je, parce que vous, les riches propriétaires fonciers, êtes pleins de morgue, et qu'il y a une joue qui me brûle, une joue qui me brûle depuis cinq ans, qui me brûle dans les tranchées, qui me brûle en campagne, qui me brûle avec les femmes et qui me brûlera encore au jour du Jugement dernier. Au jour du Jugement dernier que je dis en souriant et en fixant du regard Nikitinsky, et lui il se décompose, son regard devient livide, il n'a plus que des billes à la place des yeux, des billes qui roulent dans leurs orbites grotesques ; il a presque l'air joyeux, mais il est épouvanté.

— Matioucha, qu'il me dit, on s'est connus autrefois, et voilà que mon épouse, Nadiejda Vassilievna, par les temps qui courent, a perdu la raison… Elle était bonne pour toi, pas vrai, tu te rappelles ? Et toi, Matioucha, tu la respectais plus que tous. Se peut-il que tu ne désires pas la voir maintenant qu'elle a perdu la lumière de l'esprit ?

— Ça se peut, que je dis, et nous entrons dans une autre pièce, et là, il se met à me toucher les mains, la droite d'abord, puis la gauche.

— Matioucha, qu'il me dit, tu tiens mon sort entre tes mains ? Tu es mon destin ?

— Non, que je dis. Laisse donc ces mots ! Il y a longtemps que Dieu nous a abandonnés, nous la valetaille ! Et le destin nous a plumés comme une dinde ! Crois-moi, je te le dis, la vie ne vaut pas un kopeck, laisse donc tous ces mots et écoute plutôt, si tu veux bien, la lettre de Lénine.

— Une lettre pour moi, Nikitinsky ?

— Oui, pour toi, et je sors le livre des instructions, je l'ouvre à une page blanche et je lis, bien que je sois illettré jusqu'au tréfonds de l'âme.

— Au nom du peuple, que je lis, et pour l'établissement d'une vie meilleure, j'ordonne à Pavlitchenko, Matveï Rodionytch, d'ôter la vie

aux personnes qu'il jugera bon. Voilà, que je dis, la lettre que Lénine t'adresse…

Mais lui me dit : Non !

— Non, Matioucha, qu'il dit, même si la vie se réduit comme une peau de chagrin ces temps-ci et que le sang dans tout notre saint Empire apostolique de Russie ne vaille pas très cher non plus, du sang, Matioucha, tu en auras toujours bien assez, et mes yeux de mortels, tu finiras par les oublier. Alors, ne vaudrait-il pas mieux que je te montre ce que je cache sous le plancher ?

— Montre que je dis, ça vaudra peut-être mieux...

Et nous voilà repartis, traversant des pièces et descendant au cellier ; et là, il enlève une brique, et derrière la brique il y a un coffret rempli de bagues et de colliers, de décorations et de reliques incrustées de gemmes. Il me le lance et se plante devant moi.

— Tout est pour toi, qu'il me dit, prends possession du trésor des Nikitinsky et va-t'en ! Retourne, Matveï, à ta tanière de Prikoumskoïé !

Alors là, je l'empoigne par le corps, par la gorge, par les cheveux.

— Et pour ma joue, qu'est-ce qu'on fait, hein ? que je dis. Comment on va s'arranger pour ma joue, hein, frère ?

Alors, il se met à rire très fort, tout seul, sans essayer de se dégager de mon étreinte.

— Chacal ! qu'il me dit, sans essayer de se dégager. Je m'entretiens avec toi comme avec un officier de l'Empire russe, mais c'est une louve qui t'a allaité, canaille !… Alors, vas-y, tire-moi dessus qu'on en finisse, enfant de putain !

Mais je ne voulais pas tirer sur lui, je ne voulais pas gaspiller une balle, et je l'ai traîné jusqu'à la salle du haut. Là, dans cette salle, il y avait notre maîtresse Nadiejda Vassilievna, complètement folle, et qui arpentait la pièce en tous sens, sabre au clair, tout en ne cessant pas de se regarder dans le miroir. Mais dès qu'elle m'a vu arriver, traînant Nikitinsky, Nadiejda Vassilievna, notre maîtresse, a couru jusqu'à un

fauteuil, s’est assise, et comme une reine avec sa couronne de velours ornée de plumes, elle m’a salué en levant son sabre. Alors, je me suis mis à piétiner mon maître Nikitinsky. Je l’ai foulé aux pieds pendant une heure, et même plus. On peut dire que pendant tout ce temps, j’ai vécu pleinement. En le tuant d’une balle, je m’en serais juste débarrassé, mais c’est lui faire grâce que de tuer une homme d’une balle et c’est d’une facilité répugnante. En tirant, on ne trouve pas l’âme, on ne sait pas au juste où elle se loge dans l’homme et comment elle sort. Alors, des fois, je me donne la peine de savoir ; des fois, je foule aux pieds un homme pendant une heure, ou même plus, rien que pour faire sortir l’âme.